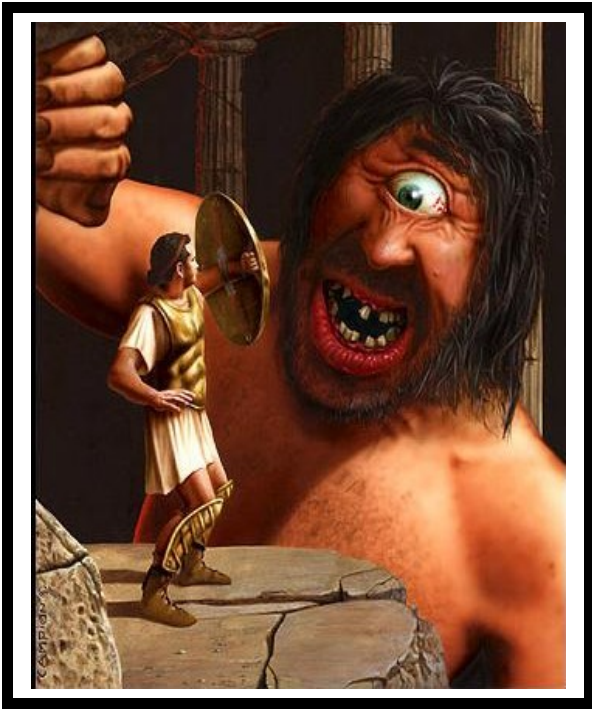


Qu'est-ce qu'un héros dans la littérature ?

Texte 1 : Ulysse

À la suite de la prise de Troie, Ulysse est reparti pour Ithaque à la tête d'une petite flotte de douze navires.

Après deux escales, les voyageurs sont arrivés au pays des Cyclopes, géants monstrueux à l'œil unique, et ont jeté l'ancre dans une petite île fertile. Ulysse décide alors d'aller avec un seul navire explorer la terre ferme.



Quand nous arrivâmes à la terre toute proche, nous vîmes à la pointe extrême, près de la mer, une haute caverne couverte de lauriers. [...] Là vivait un être monstrueux, qui faisait paître ses troupeaux tout seul, à l'écart, sans fréquenter personne ; sa solitude ne lui avait enseigné que la barbarie. Ah ! c'était vraiment un monstre effrayant ! Il ne ressemblait pas à un être humain qui se nourrit de pain, mais plutôt au pic broussailleux d'une haute montagne qui se détache seul au milieu des autres. J'invitai alors mes vaillants compagnons à rester sur place près du navire pour y monter la garde. Pour ma part, je choisis douze de mes hommes les plus braves et je me mis en route. J'emportais avec moi une outre en peau de chèvre pleine de vin noir. [...] Bien vite, nous arrivâmes à la caverne. Mais à l'intérieur, personne : [...] Mes compagnons me supplient de prendre tout de suite les fromages du cyclope, puis de repartir bien vite, en poussant agneaux et chevreaux hors de leurs enclos jusqu'à notre navire rapide, pour reprendre la mer. Moi, je m'y refuse (j'aurais bien mieux fait de les écouter !).

Je voulais le voir, et savoir s'il me donnerait des présents d'hospitalité. Mais mes compagnons n'allaient pas se féliciter de son arrivée ! Nous allumons du feu, nous sacrifions aux dieux ; puis nous prenons des fromages que nous mangeons, et nous restons là, assis à l'intérieur de la grotte, à l'attendre.

Il revient enfin du pâturage. Il portait un lourd fardeau de bois mort destiné à faire cuire son dîner; il le jette à l'intérieur de la grotte avec un grand fracas. Epouvantés, nous bondissons au fond de l'ancre. Lui pousse alors ses gros troupeaux dans la vaste caverne, du moins les femelles qu'il devait traire ; les mâles, bœufs et boucs, il les laisse à l'extérieur dans le fond de la cour. Puis il place en guise de porte une grande pierre qu'il soulève à bout de bras, une pierre énorme: vingt-deux bons chariots à quatre roues n'auraient pu l'écartier du seuil, tant cette pierre qui bouchait la sortie pesait lourd! Alors il s'assied et se met à traire ses brebis et ses chèvres bêlantes, l'une après l'autre; puis il place son petit sous le pis de chacune. Il met aussitôt à cailler dans des corbeilles tressées la moitié du lait blanc qu'il a recueilli. Le reste, il le laisse dans des récipients pour le boire à son repas. Ensuite, ces travaux rapidement achevés, il allume le feu, et nous aperçoit. [...] « Nous revenons de Troie, nous sommes Achéens. [...] Maintenant nous voici chez toi, à tes genoux; nous attendons de toi l'accueil et le présent qu'exigent les lois de l'hospitalité. [...] « Tu es naïf, étranger, ou alors tu viens de bien loin, pour m'inviter à redouter ou à respecter les dieux ! Nous, les Cyclopes, nous ne nous soucions ni de Zeus porte-égide ni des dieux bienheureux, car nous sommes beaucoup plus forts qu'eux. [...] Mais dis-moi où tu as laissé en venant ton solide navire, dis le moi que je le sache !

Par ces paroles il cherchait à me tromper; mais je ne fus pas dupe, car j'étais sur mes gardes et je lui fis cette réponse rusée :

« Mon navire ? Poséidon l'Ébranleur du sol l'a brisé [...] mais ces hommes que tu vois et moi-même avons pu échapper au gouffre de la mort. »

Telles furent mes paroles. Et lui d'un cœur cruel ne me répond rien ; mais il bondit sur mes compagnons, les bras tendus. Il en saisit deux comme des petits chiens et les assomme contre le sol. Leur cervelle se répand sur la terre qui s'en imprègne. Puis il les découpe membre par membre et les prépare pour en faire son souper. Il mangeait comme un lion des montagnes, sans rien laisser, ni les entrailles, ni la chair, ni les os pleins de moelle. Et nous, en pleurant, nous levions les bras vers Zeus devant ce spectacle pitoyable ; mais malgré notre courage, nous étions impuissants.

Quand le Cyclope eut rempli de chair humaine sa vaste panse et bu du lait pur par-dessus, il s'étendit de tout son long dans la grotte au milieu de ses troupeaux.

Alors je m'interrogeai tout bas : [...] Voici l'idée qui me parut la meilleure. Le Cyclope avait laissé, posée près d'un enclos, une grande massue en bois d'olivier encore vert; il l'avait coupée pour s'en servir quand le bois serait sec. [...] Je m'approchai, et j'en coupai la longueur d'une brasse, que je mis entre les mains de mes compagnons en leur

ordonnant de gratter l'écorce. Quand ils eurent poli ce pieu, je m'approchai et j'en aiguissai l'extrémité. Alors je le pris et le fis durcir au feu ardent; puis je le cachai soigneusement sous le fumier qui était répandu dans la grotte en quantité extraordinaire. A ma demande, les autres tirèrent ensuite au sort pour savoir qui prendrait avec moi le risque de soulever le pieu et de l'enfoncer dans l'œil du Cyclope quand le doux sommeil le tiendrait. [. . .] Alors je m'approchai du Cyclope en tenant dans mes mains une jatte de vin noir. «Tiens, Cyclope, lui dis-je, bois ce vin pour faire passer la chair humaine que tu viens de manger; tu sauras ainsi quel breuvage renfermait notre navire. Je l'avais apporté pour t'en faire une libation, si tu avais eu pitié de moi et m'avais renvoyé dans mon pays. [. . .] Telles furent mes paroles. Lui prit la jatte et la vida jusqu'au bout. Il éprouva un plaisir extrême à boire ce doux breuvage. [. . .] Trois fois je lui apportai une jatte bien pleine; et trois fois il la vida, l'imbécile ! Mais quand le vin eut envahi son esprit, alors je lui adressai des paroles douces comme le miel.

«Cyclope, tu veux savoir mon illustre nom ? Eh bien ! je vais te le dire. Mon nom est Personne. Personne, voilà comment m'appellent ma mère, mon père et tous mes compagnons. » Telles furent mes paroles. Là-dessus il tomba à la renverse; son cou épais fléchit et le sommeil saisit, le sommeil qui dompte tout. De son gosier jaillissaient du vin et des morceaux de chair humaine; et il rotait dans son ivresse. Ils saisirent le pieu d'olivier aiguisé à la pointe et l'enfoncèrent dans l'œil du Cyclope. Nous faisons pivoter dans son œil la pointe rougie au feu. Le sang jaillit autour du pieu brûlant; la vapeur brûla entièrement ses paupières et ses sourcils autour de la prunelle en feu : l'œil grésilla jusqu'aux racines. Il poussa un cri épouvantable, arracha de son œil le pieu plein de sang et, fou de douleur, le jeta au loin. Il appela à grands cris les Cyclopes qui habitaient des grottes dans le voisinage, sur les sommets battus par les vents. En entendant ses cris, ceux-ci arrivèrent de tous côtés, et, du dehors, lui demandèrent ce qui l'affligeait :

« Quel mal t'accable, Polyphème? Pourquoi pousses-tu des cris pareils au beau milieu de la nuit divine et nous empêches-tu de dormir? Un homme emmène-t-il tes bêtes contre ton gré ? Ou est-ce toi qu'on essaie de tuer par la ruse ou par la force ? »



Et du fond de la caverne le puissant Polyphème leur cria :

« Ah ! mes amis ! Par ruse, oui, et non par force ! Et qui me tue ?

Personne ! »

Alors ils lui répondirent ces paroles ailées, « Ah ! si personne ne te fait violence, si tu es seul, alors c'est une maladie qui vient du grand Zeus ; on ne peut pas l'éviter. Adresse donc des prières à ton père, le seigneur Poséidon ! » .

Là-dessus ils repartirent; et moi, je riais en mon cœur du succès complet de ma ruse sur mon nom et ma personne !

Gémissant, torturé par la douleur, le Cyclope alla en tâtonnant retirer la pierre qui servait de porte. Puis il s'assit dans l'entrée, les bras étendus pour attraper celui qui essaierait de sortir avec les brebis. Il espérait que

je serais assez naïf pour le faire. Mais moi, je réfléchissais en cherchant la meilleure façon, pour mes compagnons et moi-même, d'échapper à la mort ; j'échafaudais dans mon esprit toutes sortes de ruses et d'astuces, car il s'agissait de notre vie, et la catastrophe menaçait. Et voici l'idée qui me parut la meilleure. Le Cyclope avait des béliers bien nourris, à la toison épaisse, de beaux et grands béliers à la laine sombre. Sans bruit, je les attachai ensemble avec des tiges flexibles d'osier prises à ce qui servait de couche au Cyclope, ce monstre qui ne connaissait que les crimes sauvages. J'attachai les béliers trois par trois; celui du milieu portait un de mes compagnons; les deux autres marchaient de chaque côté en le protégeant. Ainsi, ils étaient trois béliers à porter chaque homme. Il restait un bélier, de loin le plus beau de tous; je le saisis par le dos, je me glissai sous son ventre laineux, je m'accrochai solidement avec les mains à sa toison merveilleuse et je m'y maintins suspendu, en armant mon cœur de patience.

Quand arriva la fille du matin, l'Aurore aux doigts de rose, alors les mâles du troupeau se précipitèrent vers le pâturage. Mais les femelles bêlaient sans quitter leur enclos ; elles n'avaient pas été traites, leurs pis étaient pleins de lait. Leur maître, déchiré de terribles douleurs, tâtait le dos de tous les béliers qui passaient bien droits. Le naïf ! Il n'avait pas compris que les hommes étaient attachés sous le ventre des béliers à l'épaisse toison. [. . .] Quand nous fûmes à quelque distance de la grotte et de la cour, je me dégageai le premier de dessous mon bélier, et puis je délivrai mes compagnons. Et bien vite, en faisant plusieurs détours, nous poussâmes jusqu'au navire les gras troupeaux qui trottaient devant nous. Nos compagnons manifestèrent leur joie de nous revoir, nous les rescapés, et pleurèrent la mort des autres à grands cris. Mais je fronçai les sourcils et leur interdis de pleurer: il fallait faire vite ; je leur ordonnai d'embarquer dans le navire de nombreux moutons à la belle toison, et de gagner le large.

Texte 2 : Antigone



ANTIGONE.

- Créon n'a-t-il pas décrété les honneurs de la sépulture pour l'un de nos frères, en les refusant indignement à l'autre ? On dit qu'il a enfermé Étéocle dans la terre, pour qu'il fût honoré des morts ; mais il a défendu aux citoyens
5 de mettre au tombeau le misérable cadavre de Polynice mort et de le pleurer. Et on doit le livrer, non enseveli, non pleuré, en proie aux oiseaux carnassiers à qui cette pâture est agréable. On dit que le bon Créon a décrété cela pour toi et pour moi, certes, pour moi, et qu'il va venir ici afin de l'annoncer hautement à ceux qui l'ignorent. Et il ne pense point que ce soit une chose
10 vaine. Celui qui agira contre ce décret devra être écrasé de pierres par le peuple, dans la Ville. Voilà ce qui te menace, et tu montreras avant peu si tu es bien née ou si tu es la fille lâche de pères irréprochables.

ISMÈNE.

- Ô malheureuse ! si la chose est telle, à quoi me résoudre ?

15 ANTIGONE.

- Vois si tu veux agir avec moi et m'aider !

ISMÈNE.

- Que médites-tu ? Quelle est ta pensée ?

ANTIGONE.

20 - Veux-tu enlever le cadavre avec moi ?

ISMÈNE.

- Penses-tu à l'ensevelir, quand cela est défendu aux citoyens ?

ANTIGONE.

- Certes, j'ensevelirai mon frère qui est le tien, si tu ne le veux pas. Jamais on
25 ne m'accusera de trahison.

ISMÈNE.

- Ô malheureuse ! Puisque Créon l'a défendu ?

ANTIGONE.

- Il n'a nul droit de me repousser loin des miens.

30 ISMÈNE.

- Hélas ! songe, ô sœur, que notre père est mort détesté et méprisé, et qu'ayant connu ses actions impies, il s'est arraché les deux yeux de sa propre main ; que celle qui portait le double nom de sa mère et de son épouse, s'affranchit de la vie à l'aide d'un lacet terrible ; et que nos deux frères enfin, en un même
35 jour, se tuant eux-mêmes, les malheureux ! se sont donné la mort l'un l'autre. Maintenant que nous voici toutes deux seules, songe que nous devons mourir plus lamentablement encore, si, contre la loi, nous méprisons la force et la puissance des maîtres. Il faut penser que nous sommes femmes, impuissantes

à lutter contre des hommes, et que, soumises à ceux qui sont les plus forts, nous devons leur obéir, même en des
40 choses plus dures. Pour moi, ayant prié les Ombres souterraines de me pardonner, parce que je suis contrainte par la violence, je céderai à ceux qui possèdent la puissance, car il est insensé de tenter au delà de ses forces.

ANTIGONE.

- Je ne demanderai plus rien. Même si tu voulais agir avec moi, je ne me servirai pas volontiers de toi. Fais ce que tu
45 veux, mais moi, je l'ensevelirai, et il me sera beau de mourir pour cela. [...]

ISMÈNE.

- Quand les choses sont au-dessus de nos forces, il convient de ne pas les tenter

ANTIGONE.

- Si tu parles ainsi, je te prendrai en haine et tu seras justement odieuse à celui qui est mort. Mais laisse-moi braver ce
50 que j'ose, car, certes, quelque destinée cruelle que je subisse, je mourrai glorieusement.

ISMÈNE.

- Si cela te semble ainsi, va ! Sache que tu es insensée, mais que tu aimes sincèrement tes amis.

Texte 3 : La princesse de Clèves



Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de
5 quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait
10 par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

15 M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des

marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et
20 leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

25 - Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

- Vous devinez fort bien, répondit Mme la dauphine ; et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir pas avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu.

30 La reine les interrompit pour faire continuer le bal ; M. de Nemours prit la reine dauphine. Cette princesse était d'une parfaite beauté et avait paru telle aux yeux de M. de Nemours avant qu'il allât en Flandre ; mais, de tout le soir, il ne put admirer que Mme de Clèves.

Mme de Lafayette, *la princesse de Clèves*, 1678.



Texte 4 : Gavroche

En 1830, les Parisiens se révoltent contre le roi Charles X et dressent des barricades. Parmi les insurgés, se trouvent un jeune étudiant, Courfeyrac, et un enfant, Gavroche...



Courfeyrac tout à coup aperçut quelqu'un au bas de la barricade, dehors, dans la rue, sous les balles.

Gavroche avait pris un panier à bouteilles, dans le cabaret, était sorti par la coupure, et était paisiblement occupé à vider dans son panier les gibernes pleines de cartouches des gardes nationaux tués sur le talus de la redoute.

– Qu'est-ce que tu fais là ? dit Courfeyrac.

Gavroche leva le nez :

– Citoyen, j'emplis mon panier.

– Tu ne vois donc pas la mitraille ?

Gavroche répondit :

– Eh bien, il pleut. Après ?

Courfeyrac cria :

– Rentre !

– Tout à l'heure, fit Gavroche.

Et, d'un bond, il s'enfonça dans la rue.

On se souvient que la compagnie Fannicot, en se retirant, avait laissé derrière elle une traînée de cadavres.

Une vingtaine de morts gisaient çà et là dans toute la longueur de la rue sur le pavé. Une vingtaine de gibernes pour Gavroche. Une provision de cartouches pour la barricade.

La fumée était dans la rue comme un brouillard. Quiconque a vu un nuage tombé dans une gorge de montagnes entre deux escarpements à pic, peut se figurer cette fumée resserrée et comme épaissie par deux sombres lignes de hautes maisons. Elle montait lentement et se renouvelait sans cesse ; de là un obscurcissement graduel qui blémissait même le plein jour. C'est à peine si, d'un bout à l'autre de la rue, pourtant fort courte, les combattants s'apercevaient.

Cet obscurcissement, probablement voulu et calculé par les chefs qui devaient diriger l'assaut de la barricade, fut utile à Gavroche.

Sous les plis de ce voile de fumée, et grâce à sa petitesse, il put s'avancer assez loin dans la rue sans être vu. Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger.

Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, ondulait, serpentait d'un mort à l'autre, et vidait la giberne ou la cartouchière comme un singe ouvre une noix.

De la barricade, dont il était encore assez près, on n'osait lui crier de revenir, de peur d'appeler l'attention sur lui.

Sur un cadavre, qui était un caporal, il trouva une poire à poudre.

– Pour la soif, dit-il, en la mettant dans sa poche. A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent.

Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

– Fichtre ! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier.

Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'oeil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

*On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire,
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui en étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta:

55

*Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire,
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet:

60

*Joie est mon caractère,
C'est la faute à Voltaire,
Misère est mon trousseau,
C'est la faute à Rousseau.*

Cela continua ainsi quelque temps.

65

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus lesté qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort; chaque fois que la face camarade du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

70

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre; Gavroche n'était tombé que pour se redresser; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter.

75

*Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à...*

80

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

Les Misérables, chap. XV, Victor Hugo.1862.



Texte 5 : Monsieur Madeleine / Jean Valjean

Chapitre VI, le père Fauchelevant

M. Madeleine passait un matin dans une ruelle non pavée de Montreuil-sur-mer. Il entendit du bruit et vit un groupe à quelque distance. Il y alla. Un vieux homme, nommé le père Fauchelevant, venait de tomber sous sa charrette dont le cheval s'était abattu.

Ce Fauchelevant était un des rares ennemis qu'eût encore M. Madeleine à cette époque. Lorsque Madeleine était arrivé dans le pays, Fauchelevant, ancien tabellion et paysan presque lettré, avait un commerce qui commençait à aller



mal. Fauchelevant avait vu ce simple ouvrier qui s'enrichissait, tandis que lui, maître, se ruinait. Cela l'avait rempli de jalousie, et il avait fait ce qu'il avait pu en toute occasion pour nuire à Madeleine. Puis la faillite était venue, et, vieux, n'ayant plus à lui qu'une charrette et un cheval, sans famille et sans enfants du reste, pour vivre il s'était fait charretier.

Le cheval avait les deux cuisses cassées et ne pouvait se relever. Le vieillard était engagé entre les roues. La chute avait été tellement malheureuse que toute la voiture pesait sur sa poitrine. La charrette était assez lourdement chargée. Le père Fauchelevant poussait des râles lamentables. On avait essayé de le tirer, mais en vain. Un effort désordonné, une aide maladroite, une secousse à faux pouvaient l'achever. Il était impossible de le dégager autrement qu'en soulevant la voiture par-dessous. Javert, qui était survenu au moment de l'accident, avait envoyé chercher un cric.

M. Madeleine arriva. On s'écarta avec respect. — À l'aide ! criait le vieux Fauchelevant. Qui est-ce qui est bon enfant pour sauver le vieux ?

M. Madeleine se tourna vers les assistants :

— A-t-on un cric ?

— On en est allé quérir un, répondit un paysan.

30 — Dans combien de temps l'aura-t-on ?

— On est allé au plus près, au lieu Flachot, où il y a un maréchal ; mais c'est égal, il faudra bien un bon quart d'heure.

— Un quart d'heure ! s'écria Madeleine.

Il avait plu la veille, le sol était détrempé, la charrette s'enfonçait dans la terre à chaque instant et comprimait de plus en plus la poitrine du vieux charretier. Il était évident qu'avant cinq minutes il aurait les côtes brisées.

35 — Il est impossible d'attendre un quart d'heure, dit Madeleine aux paysans qui regardaient.

— Il faut bien !

— Mais il ne sera plus temps ! Vous ne voyez donc pas que la charrette s'enfonce ?

— Dame !

40 — Écoutez, reprit Madeleine, il y a encore assez de place sous la voiture pour qu'un homme s'y glisse et la soulève avec son dos. Rien qu'une demi-minute, et l'on tirera le pauvre homme. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait des reins et du cœur ? Cinq louis d'or à gagner !

Personne ne bougea dans le groupe.

— Dix louis, dit Madeleine.

Les assistants baissaient les yeux. Un d'eux murmura :

45 — Il faudrait être diablement fort. Et puis, on risque de se faire écraser !

— Allons ! recommença Madeleine, vingt louis !

Même silence.

— Ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque, dit une voix.

M. Madeleine se retourna, et reconnut Javert. Il ne l'avait pas aperçu en arrivant.

50 Javert continua :

— C'est la force. Il faudrait être un terrible homme pour faire la chose de lever une voiture comme cela sur son dos.

Puis, regardant fixement M. Madeleine, il poursuivit en appuyant sur chacun des mots qu'il prononçait :

— Monsieur Madeleine, je n'ai jamais connu qu'un seul homme capable de faire ce que vous demandez là.

Madeleine tressaillit.

55 Javert ajouta avec un air d'indifférence, mais sans quitter des yeux Madeleine :
 — C'était un forçat.
 — Ah ! dit Madeleine.
 — Du bagne de Toulon.

60 Madeleine devint pâle.
 Cependant la charrette continuait à s'enfoncer lentement. Le père Fauchelevet râlait et hurlait :
 — J'étouffe ! Ça me brise les côtes ! Un cric ! quelque chose ! Ah !
 Madeleine regarda autour de lui :
 — Il n'y a donc personne qui veuille gagner vingt louis et sauver la vie à ce pauvre vieux ?

65 Aucun des assistants ne remua. Javert reprit :
 — Je n'ai jamais connu qu'un homme qui pût remplacer un cric. C'était ce forçat.
 — Ah ! voilà que ça m'écrase ! cria le vieillard.

Madeleine leva la tête, rencontra l'œil de faucon de Javert toujours attaché sur lui, regarda les paysans immobiles, et sourit tristement. Puis, sans dire une parole, il tomba à genoux, et avant même que la foule eût eu le temps de jeter un cri, il était sous la voiture.

70 Il y eut un affreux moment d'attente et de silence.
 On vit Madeleine presque à plat ventre sous ce poids effrayant essayer deux fois en vain de rapprocher ses coudes de ses genoux. On lui cria : « Père Madeleine ! retirez-vous de là ! » Le vieux Fauchelevet lui-même lui dit :
 « Monsieur Madeleine ! allez-vous-en ! C'est qu'il faut que je meure, voyez-vous ! Laissez-moi ! Vous allez vous
 75 faire écraser aussi ! » Madeleine ne répondit pas.

Les assistants haletaient. Les roues avaient continué de s'enfoncer, et il était déjà devenu presque impossible que Madeleine sortît de dessous la voiture.

Tout à coup on vit l'énorme masse s'ébranler, la charrette se soulevait lentement, les roues sortaient à demi de l'ornière. On entendit une voix étouffée qui criait : « Dépêchez-vous ! aidez ! » C'était Madeleine qui venait de faire
 80 un dernier effort.

Ils se précipitèrent. Le dévouement d'un seul avait donné de la force et du courage à tous. La charrette fut enlevée par vingt bras. Le vieux Fauchelevet était sauvé.

Madeleine se releva. Il était blême, quoique ruisselant de sueur. Ses habits étaient déchirés et couverts de boue. Tous pleuraient. Le vieillard lui baisait les genoux et l'appelait le bon Dieu. Lui, il avait sur le visage je ne sais quelle
 85 expression de souffrance heureuse et céleste, et il fixait son œil tranquille sur Javert qui le regardait toujours.

Chapitre VII : Fauchelevet devient jardinier à Paris

Fauchelevet s'était démis la rotule dans sa chute.

Le père Madeleine le fit transporter dans une infirmerie qu'il avait établie pour ses ouvriers dans le bâtiment même de sa fabrique et qui était desservie par deux sœurs de charité.

90 Le lendemain matin, le vieillard trouva un billet de mille francs sur sa table de nuit, avec ce mot de la main du père Madeleine :
 « *Je vous achète votre charrette et votre cheval* ». La charrette était brisée et le cheval était mort. Fauchelevet guérit, mais son genou resta ankylosé. M. Madeleine, par les recommandations
 95 des sœurs et de son curé, fit placer le bonhomme comme jardinier dans un couvent de femmes du quartier Saint-Antoine à Paris.



Quelque temps après, M. Madeleine fut nommé maire. La première fois que Javert vit M. Madeleine revêtu de l'écharpe qui lui donnait toute autorité sur la ville, il éprouva cette sorte de frémissement qu'éprouverait un dogue qui flairerait un loup sous les habits de son maître. À partir de ce moment, il l'évita le plus qu'il put. Quand les besoins du service l'exigeaient impérieusement et qu'il ne pouvait faire autrement que de se trouver avec M. le maire, il lui
 100 parlait avec un respect profond.

Texte 6 : Etienne Lantier

Mécontents des salaires de misère et des conditions de travail abominables que la compagnie leur impose, les mineurs de Montsous se sont mis en grève ; ils se sont donné rendez-vous dans la soirée pour décider de la suite de leur mouvement.



P rès de trois mille charbonniers étaient au rendez-vous, une foule grouillante, des hommes, des femmes, des enfants emplissant peu à peu la clairière, débordant au loin sous les arbres ; et des retardataires arrivaient toujours, le flot des têtes, noyé d'ombre, s'élargissait jusqu'aux taillis voisins. Un grondement en sortait, pareil à un vent d'orage, dans cette forêt immobile et glacée. [...]

- Camarades ! Camarades !

10 La rumeur confuse de ce peuple s'éteignit dans un long soupir [...]

- Camarades, puisqu'on nous défend de parler, puisqu'on nous envoie les gendarmes, comme si nous étions des brigands, c'est ici qu'il faut nous entendre ! Ici, nous sommes libres, nous sommes chez nous, personne ne viendra nous faire taire, pas plus qu'on ne fait taire les oiseaux et les bêtes ! [...]

15 - C'est dans ces circonstances, camarades, que vous devez prendre une décision ce soir. Voulez-vous la continuation de la grève? et, en ce cas, que comptez-vous faire pour triompher de la Compagnie?

Un silence profond tomba du ciel étoilé. La foule, qu'on ne voyait pas, se taisait dans la nuit, sous cette parole qui lui étouffait le cœur; et l'on n'entendait que son souffle désespéré, au travers des arbres.

20 Mais Etienne, déjà, continuait d'une voix changée. Ce n'était plus le secrétaire de l'association qui parlait, c'était le chef de bande, l'apôtre apportant la vérité. Est-ce qu'il se trouvait des lâches pour manquer à leur parole? Quoi! depuis un mois, on aurait souffert inutilement, on retournerait aux fosses, la tête basse, et l'éternelle misère recommencerait! Ne valait-il pas mieux mourir tout de suite, en essayant de détruire cette tyrannie du capital qui affamait le travailleur? Toujours se soumettre devant la faim, jusqu'au moment où la faim, de nouveau, jetait les plus calmes à la révolte, n'était-ce pas un jeu stupide qui ne pouvait durer davantage? Et il montrait les mineurs exploités, supportant à eux seuls les désastres des crises, réduits à ne plus manger, dès que les nécessités de la concurrence abaissaient le prix de revient. Non! le tarif de boisage n'était pas acceptable, il n'y avait là qu'une économie déguisée, on voulait voler à chaque homme une heure de son travail par jour. C'était trop cette fois, le temps venait où les misérables, poussés à bout, feraient justice.

30 Il resta les bras en l'air. La foule, à ce mot de justice, secouée d'un long frisson, éclata en applaudissements, qui roulaient avec un bruit de feuilles sèches. Des voix criaient :

- Justice !... Il est temps, justice !

Texte 7 : Michel Strogoff

Dans des circonstances critiques, le tsar de Russie (orthographié ici czar) doit envoyer un courrier en Sibérie pour porter une lettre, à plus de 5 500 km de Moscou. Cet homme d'exception, c'est un officier; Michel Strogoff, qui se voit ici, au début du roman, investi de cette mission.

V oici une lettre, dit-il, que je te charge, toi, Michel Strogoff, de « remettre en main propre au grand-duc et à nul autre que lui.

- Je la remettrai, Sire.

5 - Le grand-duc est à Irkoutsk.

- J'irai à Irkoutsk.

- Mais il faudra traverser un pays soulevé par des rebelles, envahi par des Tartares, qui auront intérêt à intercepter cette lettre.

10 - Je le traverserai.

- Tu te défieras surtout d'un traître, Ivan Ogareff, qui se rencontrera peut-être sur ta route.

- Je m'en défierai.

- Passeras-tu par Omsk ?

15 - C'est mon chemin, Sire.

- Si tu vois ta mère, tu risques d'être reconnu.

Il ne faut pas que tu voies ta mère ! »

Michel Strogoff eut une seconde d'hésitation.

« Je ne la verrai pas, dit-il.

20 - Jure-moi que rien ne pourra te faire avouer ni qui tu es ni où tu vas !

- Je le jure!

- Michel Strogoff, reprit alors le czar, en remettant le pli au jeune courrier, prends donc cette lettre, de laquelle dépend le salut de toute la Sibérie et peut-être la vie du grand-duc mon frère.

25 - Cette lettre sera remise à son Altesse le grand-duc.

- Ainsi tu passeras quand même ?

- Je passerai, ou l'on me tuera.

- J'ai besoin que tu vives !

30 - Je vivrai et je passerai », répondit Michel Strogoff.

Le czar parut satisfait de l'assurance simple et calme avec laquelle Michel Strogoff lui avait répondu.

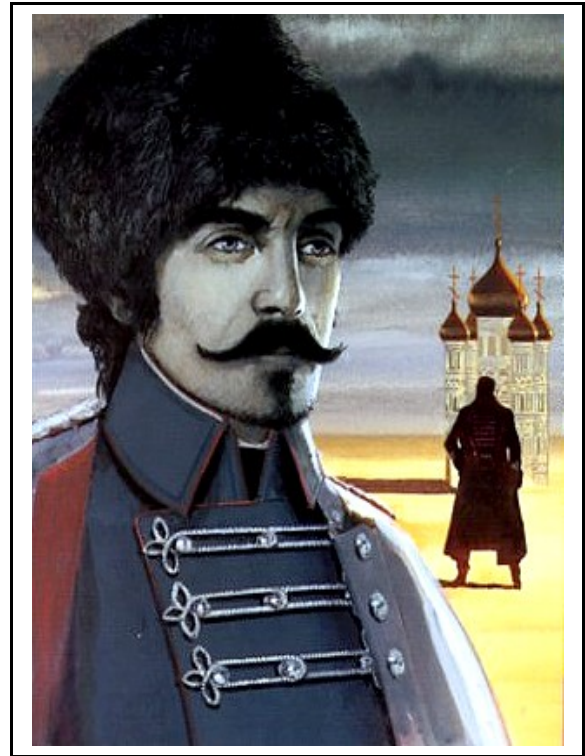
« Va donc, Michel Strogoff, dit-il, va pour Dieu, pour la Russie, pour mon frère et pour moi ! »

Michel Strogoff salua militairement, quitta aussitôt le cabinet impérial, et, quelques instants après, le Palais-Neuf.

« Je crois que tu as eu la main heureuse, général, dit le czar.

35 - Je le crois, Sire, répondit le général Kissoff, et Votre Majesté peut être assurée que Michel Strogoff fera tout ce que peut faire un homme.

- C'est un homme, en effet », fit le czar.



Jules VERNE, *Michel Strogoff*, 1876.